

Raphaël, le jeune homme riche¹

*Les chemins qui mènent à Dieu sont très divers,
les uns les parcourent en volant,
d'autres au pas de marche,
et d'autres, la plupart, en trébuchant².*

Année 1931. Raphaël Arnáiz Barón séjourne pour la deuxième fois à l'hôtellerie du monastère de San Isidro de Dueñas ; il est là pour plusieurs jours, fidèle à la promesse qu'il s'était faite l'année précédente après son premier séjour³. Il découvre *de l'extérieur*, par le regard, la vie cistercienne. Un matin, il regarde par la fenêtre de sa chambre d'hôte – comme sur un écran de cinéma – les moines qui partent au travail :

Il est six heures du matin ; il fait froid et il pleut. De la fenêtre de ma chambre, je vois sortir par la porte du monastère une file de moines qui, en silence, et des pelles, des pioches et des bûches sur l'épaule, s'en vont au travail. Tous encapuchonnés et chaussés de fortes bottes cloutées, comme celles des paysans dans les terres de Castille. Les gouttes d'eau tombent comme des chevrotines sur la file des moines. Ils vont travailler loin du monastère⁴...

Voir par la fenêtre « qui ne donne pas sur la mer, ne donne pas sur la vallée ni sur le coteau, [...] les mers de nuages, [...] les rochers abrupts, [...] les couchers de soleil⁵ » ... Tout ce que voit Raphaël est toujours propice à méditation, à contemplation. Le visible est pour lui une invitation au voyage intérieur... C'est plus fort que lui,

1. Pour Mère M.-Chantal de Tournemire (1914-2012), qui fut de la même « génération monastique » que Frère Raphaël, en reconnaissance pour son amour pour la vie cistercienne et tout ce qu'elle a été à l'abbaye du Rivet.

2. Raphaël ARNÁIZ BARÓN, *Écrits spirituels*, Paris, Cerf, 2008 (désormais *ES*), p. 35.

3. « J'ai dû abandonner le monastère, et, à pied, j'ai repris de nouveau la route. Je n'étais pas triste, mais j'avais pris la décision de revenir et de rester quelques jours » (Lettre de Raphaël à son oncle Polin, septembre 1930, *ES*, p. 35).

4. *ES*, p. 39.

5. *ES* : « Ce que je vois de ma fenêtre », p. 296.

c'est sa nature, il est né comme cela, avec le don de voir plus loin, plus profond que le visible, avec le don de creuser (d'aimer) avec ses yeux les choses et les êtres de ce monde ! Et sa foi (puissante comme son imagination d'artiste, sa personnalité de rêveur) transfigure le réel, ou plutôt, transforme, purifie, son regard pénétrant. Elle le rend « autre », contemplatif, non pas « éthéré », mais empreint de la présence de Dieu ; elle lui permet de reconnaître (d'identifier) le mystère de Dieu (le trésor enfoui de son Amour), plus exactement : sa « grandiosité », au-delà des apparences, au cœur des choses et des êtres de ce monde⁶. Regard réaliste d'un cœur pur, d'un cœur épris de Dieu, tout entier, sans cesse, tourné vers Lui ! De fait, voir comme on aime de tout son cœur, de toute son âme, de tout soi-même, pour Raphaël, ce n'est pas changer le monde en le coloriant au gré de la fantaisie, de l'imagination et des désirs. Mais, c'est s'abîmer de l'intérieur dans son propre néant pour y découvrir (y aimer) Dieu dans son imposante majesté⁷. Raphaël, le « voyant », le « regardant », scrute le monde comme on approfondit le message des Écritures ; lecteur du divin, il cherche Dieu, et jamais ce n'est pour fuir le réel, renier la condition humaine, la guerre ou la maladie, comme quelqu'un qui chercherait à se couvrir d'illusion et à se confiner « dans sa bulle », aveugle, « planqué », à établir avec Dieu et son prochain une relation purement sentimentale, sans fondement, sur du sable.

En 1926, l'apprentissage du dessin avec le célèbre paysagiste Eugenio Tamayo (1891-1972) avait été pour Raphaël, alors jeune adolescent de 15 ans, une véritable école de contemplation, plus précisément, une découverte de l'écoute dans le silence. Ce qui permet de voir au-delà du visible (comme d'aimer au-delà du « senti »), c'est le silence ; pas seulement le silence des lèvres (le silence pour le silence, qui n'a pour but que lui-même et pour résultat la fermeture, l'aveuglement), mais le silence qui garde l'amour (comme forme de chasteté intérieure⁸), le silence du cœur qui rend pur le regard et ouvre à la vie, aux autres, à la rencontre avec Dieu. Saint Bernard de Clairvaux le disait par expérience : pour voir, il faut

6. « Dans les moments que je passe à regarder par une fenêtre », pourra écrire en ce sens Raphaël en 1937 (il en est à son troisième essai de vie monastique), alors qu'il est confiné dans la solitude d'une chambre de l'infirmerie du monastère, « je vois plus de grandiosité en Dieu dans l'humilité de sa maison, dans le sublime mystère de sa permanence chez les hommes que dans toutes les œuvres qui sont sorties de ses mains et qui sont manifestes dans le monde », (*ES*, p. 296).

7. *ES*, p. 297.

8. « Quand on a trouvé Dieu, comme il [le silence] nous aide à ne pas profaner sa présence ! » (*ES*, p. 220).

écouter, « l'audition est un degré vers la vision⁹ ». Raphaël, en apprenant le dessin, apprenait la prière silencieuse ; sans le savoir, il formait déjà son âme et son cœur de moine à coup de traits de crayon, à force de regards, d'écoute dans le silence, dans l'amour. Et « ses yeux d'artiste tomb[aient inévitablement, forcément] amoureux des beautés externes¹⁰ ».

Aussi, lors de son deuxième séjour à la Trappe de San Isidro en 1931, Raphaël approuva-t-il tout naturellement les paroles du frère portier, Bartolomé, « homme sage et heureux », qui lui dit : « Le vrai bonheur se trouve en Dieu, et la vraie sagesse consiste à le reconnaître comme Maître et Seigneur de toute la création¹¹. » Dessinateur du vivant, de ses propres yeux, Raphaël sait « voir clairement¹² » (reconnaître) la parole appelante de Dieu dans le fabuleux tableau de la création. Jeune homme « avide d'altitude et de paysages, admirant toujours la grandeur de Dieu dans l'œuvre de la création, il passe des heures assis par terre, en une contemplation muette¹³ » : il forme son cœur, son écoute, son regard amoureux. Et ce matin pluvieux de l'année 1931, paisiblement installé à la fenêtre de sa chambre de l'hôtellerie, le voilà qui regarde les moines s'en aller tranquillement, en file indienne, « le cœur dans le Christ¹⁴ », vers leur lieu de travail ; le voilà tout naturellement qui goûte le spectacle d'un quotidien en apparence anodin et qu'il aperçoit (reconnaît) la « grandiosité de Dieu dans l'humilité de sa maison, dans le sublime mystère de sa permanence chez les hommes¹⁵ » ! Et au fur et à mesure de l'éloignement des moines, Raphaël part intérieurement avec eux pour rejoindre – comprendre et aimer – le sens profond de leur vie donnée, totalement offerte.

Sur la route, en face des moines, arrive une luxueuse limousine qui, voyant l'étrange cortège, ralentit sa marche, mais la file des trappistes ne regarde pas, la dépasse et poursuit son chemin. Les occupants de la voiture, étonnés, les regardent avec curiosité et, une fois la surprise passée, on entend à nouveau le bruit du moteur qui, dans un cri rageur, repart à toute vitesse sur le macadam de la route. Le fait en soi n'a pas beaucoup d'importance. Chacun suit son chemin et en paix.

9. « Tu désires voir, écoute : l'audition est un degré vers la vision » (BERNARD DE CLAIRVAUX, *Serm. Cant.*, 41, 2, cité par F. POUILLON, dans son roman sur la fondation de l'abbaye cistercienne du Thoronet, *Les pierres sauvages*, Paris, Seuil, 1964, p. 117).

10. *ES*, p. 33

11. *ES*, p. 38.

12. *ES*, p. 39.

13. *ES*, p. 42.

14. *ES*, p. 241 : « Tenant le chapelet dans une main, la houe dans l'autre et le cœur dans le Christ, la file des trappistes va de l'avant et pour accomplir ce que saint Benoît instaura dans la Règle : le travail manuel. »

15. *ES*, p. 296

Mais, à bien considérer la chose, que de chemins si différents prennent les hommes lors de leur passage en cette vie ! D'un côté celui qui, à toute vitesse, ne s'arrête pas un seul instant pour penser ou réfléchir, parce qu'il en est empêché et écrasé par le lourd bagage qu'il porte dans ce monde, et, toujours, toujours file à toute vitesse sur le macadam de la route... Au contraire, dans le sens opposé du chemin, des hommes vont en silence et à pieds, qui laissent les gouttes d'eau tremper leurs vêtements et ne regardent personne, car le chemin qu'ils ont choisi est droit. Ils sont pressés d'arriver sans trébucher à leur but, et ils ne peuvent s'arrêter... Seigneur¹⁶ !

Le fabuleux tableau de la vie... La fabuleuse joie de vivre... Raphaël aimait beaucoup conduire. Les mains gantées, il prenait le volant de la voiture de ses parents. Il conduisait à toute vitesse parce que c'était un « jeune homme riche », ivre de vie et comblé, contrairement à des milliers de jeunes espagnols de sa génération enfermés malgré eux dans la pauvreté en ces années de pré-guerre civile. Rien n'arrêtait donc l'élan, la fureur de vivre de Raphaël sur les routes de Castille. La vive allure est la vitesse du monde, du moins de ceux qui peuvent jouir de la vie, de ceux qui en ont les moyens. « Quand j'étais dans le monde, raconte Raphaël, je courais quelquefois sur les routes d'Espagne, ravi de faire monter le compteur de la voiture à 90 kilomètres à l'heure..., quelle bêtise !... Quand je me suis aperçu qu'il n'y avait plus d'horizon, j'ai subi la déception de celui qui possède la liberté de ce monde, car la terre est petite, et on en fait vite le tour¹⁷... » Sous ses yeux, ce matin pluvieux de l'année 1931, dans « le fabuleux tableau de la vie », la scène « inattendue » qu'il aperçoit depuis la fenêtre de sa chambre d'hôte, Raphaël se trouve en fait en présence de son double, du jeune homme riche au volant de sa voiture. Il peut donc bien analyser (comprendre de l'intérieur, par expérience) l'étonnement et la curiosité des passagers agglutinés dans la limousine, et ainsi détecter « le lourd bagage » de leur conscience, l'angoisse et la honte, comme lui-même l'a si souvent éprouvée au contact des religieux, rien qu'en les regardant vivre, prier à l'église ou cheminer tranquillement vers leur lieu de travail¹⁸. La honte de soi qui peut se transformer en mépris de l'autre, si l'on est orgueilleux, trop « accro » de son image, ou qui, au contraire, peut faire acheminer vers une vie nouvelle, par la conversion, la transformation profonde, si, dans sa propre image, en toute humilité et

16. *ES*, p. 39.

17. *ES*, p. 271.

18. *ES*, p. 34 : « J'ai exprimé mon désir [au père Armando] de passer quelques jours dans le monastère. C'est à partir de ce moment-là que je commence à ressentir une intime honte de moi quand, en entrant pour saluer le Seigneur dans l'église, j'ai vu les moines chanter dans le chœur. »

simplicité de cœur (parfois, comme souvent chez Raphaël, avec humour), on peut reconnaître et accepter ce qui ne va pas en soi.

La lenteur des moines qui marchent en file indienne (pourtant « pressés d'arriver sans trébucher à leur but¹⁹ » !) domine le tableau, la scène qui se déroule sous les yeux de Raphaël comme sur un grand écran, un miroir. Elle est liée à la douceur et au silence qui caractérisent la procession, émanent des trappistes eux-mêmes qui ne courent pas sous la pluie battante. La découverte extraordinaire de Raphaël, le jeune homme riche, c'est cette lenteur silencieuse et douce, désarmante, cette marche paisible, cette discrète allure qu'on ne trouve nulle part ailleurs, car tellement incongrue, surprenante ! La lente et douce procession des moines – « cette longue allée de moments, de visages²⁰ » comme disait Père Charles Dumont – se rendant sous la pluie au travail, cette chaîne humaine, où chacun est relié en son cœur par le désir de Dieu et par la profession monastique, enthousiasme Raphaël. Car là, il découvre la grâce et le sens de la vie fraternelle, d'une vie donnée à Dieu dans la pure gratuité. Il en découvre la fécondité (la profondeur) dans sa seule raison d'être, lui qui dit un jour à son frère Luis-Fernando (qui deviendra chartreux quatre ans après sa mort²¹) pour justifier sa vocation à la vie commune : « J'ai besoin de voir des visages²² ». Lentement, doucement, comme en secret (en silence), la terre donne au monde ce que la semence fait germer petit à petit en son sein, exactement comme chacun de ces moines cheminant en silence, doucement, cultivant dans leur cœur la présence de Dieu, le germe de la vie éternelle, la foi qui leur permet de renaître d'en haut et de porter du fruit dès ici-bas, l'amour qui les unit les uns aux autres et qui, en même temps (simultanément), les relie à Dieu. La vie de l'Esprit en fait des témoins, des hommes qui chaque jour se laissent enfanter, s'épanouissent en Dieu. Grâce (et défis) de la vie monastique ! Semences du Dieu vivant et témoins d'une espérance, les moines sont donc naturellement pressés d'arriver au but de leur vie (c'est-à-dire qu'ils courent

19. Raphaël a un grand sens de l'humour, ce qui lui permet de ne pas se prendre au sérieux ; cela témoigne d'un cœur pur et d'une grande humilité et maturité spirituelle. L'humour chez Raphaël est une grâce de détachement par rapport à la vie dans ce qu'elle a de plus ordinaire ou de plus navrant, c'est la grâce d'un esprit de simplicité qui donne de tout accepter ou de trouver du charme (du positif) à ce qui, en apparence, peut en être dépourvu... Le texte « Jongler avec les navets » (p. 262-266) en est une belle illustration.

20. Ch. DUMONT, « Noël », dans *Poèmes et prières (Les cahiers scourmontois, 2)*, Abbaye de Scourmont, 2000, p. 41.

21. Il entrera à la chartreuse de Miraflores, puis sera transféré à la chartreuse de Porta Coeli à Valencia.

22. G. M. FERNÁNDEZ, *Dieu seul ! L'ardent désir d'un jeune moine : biographie spirituelle du bienheureux Rafael (Voix monastiques 13)*, Abbaye Notre-Dame-du-Lac, Oka, 2005, p. 94.

intérieurement par leurs bonnes œuvres²³) en prenant leur temps et sans faire attention au temps qu'il fait, à la pluie incessante et violente (aux « gouttes d'eau [qui] tombent comme des chevrotines »), sans faire attention non plus aux choses et aux êtres qui traversent l'espace. Non pas qu'ils soient indifférents, étrangers au monde, mais parce que, pour eux, l'essentiel est ailleurs. Et de ses yeux de foi, Raphaël a perçu cet ailleurs que n'aperçoivent pas le chauffeur et les passagers de la voiture de luxe de leur regard de curiosité et de dédain. Raphaël a vu la procession des moines comme une sorte de « caravane de pénitents [qui] s'avance lentement dans les champs de Castille, et là-haut dans le ciel, les anges et les saints [qui] se réjouissent de voir que sur terre il y a encore des hommes qui luttent, qui souffrent et travaillent pour l'amour du Christ²⁴ ». Il a reconnu Celui qui change tout et qui seul suffit : Dieu. Raphaël « vit et il crut », contrairement aux personnes de la limousine.

Ce matin, de la fenêtre de ma chambre, j'ai pu voir clairement le contraste et quelque chose de très curieux. Dans le monde, du fait que tous parlent en même temps, personne n'entend, et on perçoit seulement le bruit du moteur ; en revanche, ici, personne ne parle et ils s'entendent si bien ! Mais l'explication est très claire : les premiers parlent avec le monde en criant, et les seconds parlent en silence avec Dieu. [...] Le trappiste vit en Dieu et pour Dieu. Il est la seule raison de son existence²⁵.

Raphaël découvre (et donne à voir dans son récit) l'invisible, ce qui fait la différence entre les moines qui cheminent doucement sous la pluie battante et les occupants de la limousine à l'arrêt (bien protégés des intempéries, bien au chaud), stupéfaits de voir des hommes marcher calmement sous la pluie au lieu de courir se mettre à l'abri. Ce n'est pas normal de ne pas courir, de se laisser tremper jusqu'aux os ! Comme ce n'est pas normal de ne pas tourner la tête pour regarder une belle voiture de luxe occupée par des gens riches, sans doute importants, surtout lorsqu'on fait tout pour se faire remarquer, que « dans un cri rageur, [on] repart à toute vitesse sur le macadam de la route » ! La vie des moines, comme leur lente et douce allure, est une provocation et une insulte aux personnes capitonnées dans la limousine. De même qu'elle est un miroir, un moyen de se voir soi-même en vérité, surtout si, comme Raphaël, on est habité par le souci (une quête) de Dieu ou plutôt une interrogation sur le sens véritable de la vie ici-bas et des richesses, si, comme lui, on a fait l'expérience d'être blasé et déçu par un monde limité, sans autre horizon que lui-

23. *Règle de saint Benoît*, prologue 13, 21 et 22.

24. *ES*, p. 241.

25. *ES*, p. 39.

même ! Sur terre, on est forcément condamné à tourner en rond, si on ne se tourne pas vers Dieu, nous dit Raphaël qui a compris que « la vie est ailleurs²⁶ ». Lorsqu'il est en présence des moines, Raphaël réalise le danger des richesses et le vrai bonheur d'être tout occupé de Dieu plutôt que de soi. Il a les yeux (l'humilité) pour voir et saisir cela, qu'il est donc préférable d'être complètement dépouillé, puisque le dépouillement est la condition pour être vraiment libre intérieurement. Les moines, par le signe de leur vie donnée dans la pure gratuité, lui font prendre conscience de ce qu'il vit, de ses habitudes et manières mondaines pas toujours bien exactement ajustées à l'amour qu'il éprouve pour Dieu :

Comme j'ai eu honte de moi ! Les frères trappistes ont une bure grossière en drap brun, rugueux et dur. Ils la mettent à leur profession et on les ensevelit avec. Dans ma chambre, je vois des cravates en soie dans la penderie... Voilà un sérieux motif de méditation et aussi de petitesse qui nous fait rougir, en nous faisant comprendre que la plus sottise vanité peut se cacher dans un absurde bout de chiffon²⁷.

Sous le regard de Raphaël donc, deux mondes opposés, des hommes qui suivent un chemin contraire : le monde des « pauvres du Christ » (celui des moines, d'une abbaye cistercienne, du silence, de l'intériorité, de la douceur, de la lenteur) et celui des gens riches (celui du bruit, de l'apparence, de la futilité, de la vitesse, de la violence et du mépris). Deux mondes qui ne s'affrontent pas, mais dont les chemins ne conduisent pas au même but, et qui, pourtant, un jour ou l'autre, peuvent se rencontrer, comme en ce matin pluvieux de l'année 1931 sous les yeux de Raphaël. À vue humaine, sous le regard des occupants de la voiture de luxe, la vie monastique est absurde, les moines sont des fous. Et Raphaël, le jeune homme riche, est à la croisée de ces chemins, de ces deux mondes, ou plutôt : de ces deux points de vue. Il vient d'une famille aisée, noble, très chrétienne et pratiquante par conviction, pas seulement par « héritage culturel ». À l'intersection de ces chemins contradictoires, Raphaël se voit lui-même comme dans un miroir, et se voyant « tel qu'en lui-même », il se pose certainement la question de la vie monastique, et peut-être est-il tenté de tout laisser sur le champ, parents et amis, avenir professionnel prometteur, pour mener la vie de ces moines qu'il voit en chemin, qu'il contemple cheminer lentement, dans le calme et le silence, vers leur lieu de travail. Dans une lettre qu'il adresse à son oncle, le duc de Maqueda, où Raphaël fait un compte rendu de son premier passage à San Isidro, en 1930, on perçoit qu'il est très attiré par la vie des trappistes, tant il est impressionné et heureux :

26. Titre d'un roman de Milan Kundera.

27. *ES*, p. 38.

Ce que j'ai vu et expérimenté à la Trappe, mes impressions dans ce saint monastère, on ne peut pas, ou du moins je ne sais pas l'expliquer, et Dieu seul saurait le faire. [...] Dans les champs, j'ai vu les moines, avec leurs grands chapeaux, qui travaillaient sous le soleil. Si tu savais comme ils semblaient petits dans cette plaine si grande, sous un ciel immense ; et pourtant, aux yeux de Dieu, il m'a semblé que c'était autre chose [...]. Tu ne peux pas t'imaginer la joie que j'ai eue dans cette journée à la Trappe. [...]. Je me souviendrai toute ma vie de ce jour²⁸.

Raphaël ne peut expliquer ce qu'il a vu, mais pourtant, il a saisi le sens de la vie des moines, « ce quelque chose qu'[il] n'aurait jamais appris dans les écoles²⁹ » ou dans les livres : que le lieu de travail où se rendent les moines chaque jour, par temps de pluie ou d'intense chaleur, – comme l'église où ils se rendent plusieurs fois par jour pour la prière commune – est le lieu d'une rencontre, d'« une participation authentique à l'humilité rédemptrice du Christ³⁰ ». Il ne peut expliquer non plus (s'avouer si tôt) son attirance. S'il pouvait le faire, il basculerait immédiatement d'un genre de vie à un autre, il entrerait au monastère.

C'est ainsi que, sous le regard de Raphaël, le train de vie des moines, anodin et singulier à la fois, est plus attirant que le grand train de vie du conducteur de la limousine et de ses passagers. Raphaël va préférer – aimer – la vie monastique à la vie courante (au sens propre comme au sens figuré) et aisée qu'il menait. En pensée, de retour chez lui, pris dans le « train-train quotidien », il reste attaché à ce qu'il a vu à San Isidro, et cela lui donne de l'élan, du courage pour vivre. « Dans les moments de défaillance, je pense à mes frères, à leur monastère et à leurs observances, et cela me reconforte. » Raphaël est un « jeune homme riche », mais la tristesse en moins ! Même s'il retourne chez lui et ne donne pas dans l'immédiat de réponse à l'appel de Dieu, au « suis-moi » que lui figure la douce et lente procession des moines sous la pluie, un jour de l'année 1931 ! Car Raphaël, ayant saisi l'essentiel en observant les trappistes à l'œuvre, a compris l'orientation à prendre, le chemin qu'il doit d'abord emprunter, l'étape préparatoire : celle de l'abandon, du dessaisissement intérieur. Il sent qu'il lui est nécessaire de devenir d'abord pauvre de lui-même pour se laisser faire.

28. *ES*, p. 33.

29. *Lettre de saint Bernard*, dans AELRED DE RIEVAULX, *Le Miroir de la charité (Vie monastique 27)*, Abbaye de Bellefontaine, 1992, p. 25.

30. A. ROBERTS, *Tendre vers le Christ (Voix monastiques 4)*, Abbaye Notre-Dame-du-Lac, Oka, p. 41.

Nous croyons savoir mieux que Dieu ce qui nous convient, quand, au contraire, nous devrions nous abandonner dans ses mains, et faire pour notre part tout notre possible, évidemment, et le laisser s'occuper du reste³¹.

Ce chemin qui va à Dieu et vers une vie nouvelle par la confiance est celui de la conversion du cœur. En fait, répondre à l'appel à la vie monastique, pour Raphaël, consiste à laisser faire Dieu lui-même l'œuvre de son appel, à le laisser réaliser au préalable la transformation intérieure nécessaire. Un simple sentiment d'attirance, fût-il très fort, ne suffit pas à poser un choix définitif, sinon à la moindre épreuve, tout chavire. Le senti d'un désir doit devenir un acte de foi, s'ancrer en Christ. La foi en Christ rend capable de traverser les déserts, elle nous stabilise à temps et à contretemps au plus profond de nous-mêmes, elle tiendra Raphaël toute sa vie dans la fidélité, dans un amour constant pour Dieu au plus noir de la nuit intérieure.

Le Dieu de toute la création vient dans le monde pour y être sacrifié et se loger dans l'âme d'un trappiste. Cependant ne nous laissons pas bernier par les sens, qui sont trompeurs. Très au-dessus des apparences qui frappent le visiteur, il y a « quelque chose », un « je ne sais quoi » qui ne peut s'exprimer en paroles et qu'on n'arrivera jamais à comprendre si on n'a pas la foi. Il arrive pourtant à la Trappe ce que dit le dicton populaire : « Tous peuvent regarder, très peu sont ceux qui voient. » L'artiste, qui possède un haut degré de sensibilité, est impressionné par la Trappe et la vie de ses moines comme il l'est par un tableau ou une sonate. Celui qui est chrétien, qui a la foi, voit dans la Trappe quelque chose de plus que cela. Il voit Dieu d'une manière palpable. Il en sort fortifié dans la foi et, si le Seigneur lui en accorde la grâce, il en sort se connaissant un peu mieux lui-même, et là, seul avec Dieu et sa conscience, il change sa manière de penser, sa manière de sentir les choses et, ce qui est le plus important, sa manière de se comporter dans son action dans le monde³².

« Quelque chose » a profondément changé dans la vie de Raphaël depuis ses premiers séjours au monastère de San Isidro en 1930 et 1931, lorsqu'il accomplit son service militaire en 1932-1933, comme lorsqu'il poursuit ses études d'architecte à Madrid en 1933. Son entourage, sa famille et ses amis s'en aperçoivent. Une force l'habite et transparaît, rayonne de lui, une joie. Il goûte Dieu et goûte la vie. Raphaël est gastronome, il aime fumer, rire, l'amitié. On est sous l'admiration, sous son charme. Son cœur est habité. Il ne se laisse pas séduire par les filles. Sa vie d'étudiant est réglée par une vie de prière. Dieu est déjà toute sa vie.

31. *ES*, p. 35.

32. *ES*, p. 42.

Un jour de l'année 1933, à Madrid, Raphaël se rend au cinéma pour assister à la projection d'un documentaire sur la vie cistercienne à l'abbaye de Sept-Fons³³, qui célèbre alors son huitième centenaire³⁴. Il contemple sur le grand écran les moines dans leur milieu de vie, comme il les a contemplés depuis la fenêtre de sa chambre d'hôte un matin pluvieux de 1931 sur l'écran réel de la vie. Le film renforce la forte impression laissée en lui par le souvenir de la Trappe de San Isidro. Dans la salle obscure du cinéma madrilène, l'artiste sensible qu'il est, est touché au plus profond de lui-même par la vie des moines, non plus comme il aurait pu l'être par un tableau ou une sonate, mais comme il l'a été réellement lors de son premier séjour à San Isidro en 1930, où « ses yeux d'artiste sont tombés amoureux des beautés externes ; son intuition musicale s'extasia des harmoniques sonores du chant liturgique ; son âme enfin se trouva saisie pour toujours par l'ambiance austère, le silence pénitent et le parfum odorant des vertus et des renonciations³⁵ ». À partir de ce « choc » intérieur, Raphaël prend la décision de se donner totalement à Dieu dans la vie cachée du cloître, il veut devenir trappiste au monastère de San Isidro. Il raconte cette expérience dans un texte bouleversant écrit sous forme de confession :

Il y a quelques années, s'est arrêté dans cette abbaye un jeune homme mondain, la tête pleine de..., bon, je ne sais pas ce que ce jeune homme-là avait dans la tête. Il y passa là quelques jours, logé parmi ces bons moines, et, comme il était amoureux de la musique, de la couleur et de tout ce qui portait en soi un peu d'art, il fut profondément touché en écoutant la psalmodie dans le chœur... Il fut bouleversé par le silence de ces hommes qui, loin du monde, vivent une vie sainte. Il se plut à contempler, dans les champs, habillés de printemps et pleins de fruits et de fleurs, des hommes vêtus de blanc, travaillant à la sueur de leur front et, les mains pleines de cal, maintenant ainsi leur corps pendant la durée de l'exil, et œuvrant en même temps pour gagner le repos dans la véritable Patrie. Quand ce jeune homme-là vit ce qu'il vit, son âme souffrit un changement, et peut-être que le Seigneur Dieu des trappistes se servit de l'impression de ses sens pour le faire réfléchir. [...] Dans ce tableau, contemplé il y a quelques années dans l'abbaye, il trouva la manière et les raisons de savourer la vie. [...] Dieu se servit de tout ce qui est extérieur pour atteindre de sa divine lumière une âme rêveuse. [...] Quelques années ont passé et le jeune homme troqua ses habits mondains pour l'habit de moine de Cîteaux. Il abandonna ses vieilles habitudes d'homme bourgeois pour les règles simples que notre Père Saint Benoît nous

33. Abbaye fondée en 1132.

34. A. FELIZ, « Le bienheureux Raphaël Arnaiz Barón », dans *Témoins cisterciens de notre temps*, Vitorchiano, ed. Trappiste, 2006, p. 10.

35. *ES*, p. 33.

légua. Il changea la route de sa vie [...]. Il renonça à sa carrière et dirigea ses pas et ses pensées sur le chemin qui conduit à la vie éternelle, sur le chemin qu'ont suivi les amoureux de Dieu. [...] Maintenant il n'est plus aussi impressionné par la couleur des champs, si ce n'est pour y voir le Créateur. [...]. Toutes les impressions de ce jeune mondain contemplant la Trappe se sont transformées aujourd'hui en une seule chose qui lui manquait : Dieu³⁶ !

Lorsqu'il écrit ce témoignage en 1936, Raphaël est à son deuxième essai de vie monastique, il n'est plus moine mais oblat, et il se retrouve à l'infirmerie du monastère parce que sa maladie (son diabète) l'épuise à nouveau de jour en jour. Il ne peut mener la vie monastique normalement, comme les autres. Sa situation qui le marginalise est humiliante, le contraire du rêve, surtout pour lui qui aime tant le travail, les observances. Il est loin du fabuleux tableau de la vie qu'il découvrait du regard depuis sa chambre d'hôte en 1931. Il est loin de ce qu'il a expérimenté comme novice lors de son premier essai au monastère en 1934. Malade, il est loin de pouvoir vivre ce qu'il aime tant, la vie si particulière des moines. Son corps ne suit pas. Mais, il est heureux. Sur un cahier, il écrit ses impressions, il peint la beauté de la vie monastique sur l'arrière-fond de ses souvenirs, de sa petite expérience de novice. Il n'est pas tourné vers lui-même à la manière de quelqu'un qui se lamente. La fenêtre de sa chambre, de sa vie, est ouverte à présent sur autre chose d'essentiel !

Ma fenêtre ne donne pas sur la mer ; d'elle je ne vois pas les grandeurs du monde ; il n'arrive pas à l'âme des paysages qui la font rêver ; je n'ai ni horizons ni abîmes profonds ; je ne suis pas si fou que je veuille trouver du plaisir dans ce qui fait les rêves des hommes, dans ce que, avant, j'appelais mes désirs ardents de liberté³⁷.

Raphaël expérimente qu'être moine, ce n'est pas seulement (et heureusement !) mener un style de vie particulier mais le fait primordial de vivre une relation avec Dieu et de demeurer sans cesse en union avec Lui en aimant et en accomplissant sa Sainte Volonté : « Dieu est juste, Dieu trois fois Saint, Dieu Infini, qui me veut ici, immobile, malade, en silence, aimant ma solitude, regardant à travers les carreaux³⁸. » Dieu « n'a pas besoin de ma liberté, ni de ma santé, ni de mes louanges quand je contemple l'ouvrage de ses mains ; il lui suffit de mon admiration profonde, née à la vue du tabernacle humblement caché dans les pierres de la terre et dans la boue des hommes³⁹ ». Regard pur d'un jeune homme intérieurement pourvu

36. *ES*, p. 210-212.

37. *ES*, p. 297.

38. *ES*, p. 297.

39. *ES*, p. 297.

de la richesse de l'amour divin, d'un jeune homme doué d'un cœur pauvre, épris de Dieu, tout entier, sans cesse, tourné vers Lui ! « Heureux les cœurs purs, car ils verront Dieu⁴⁰. » Raphaël est passé de la fenêtre de sa chambre à la fenêtre de son cœur, de lui-même à Dieu. Et de sa chambre intérieure, où Dieu voit dans le secret, il peut s'envoler, « s'abîmer intérieurement », comme à l'époque de son premier noviciat lorsqu'après le travail, il se rendait à l'église pour prier et rêver en même temps :

À genoux devant le tabernacle, mon âme offrait à Dieu mon dernier travail : deux heures à emballer des tablettes. Et, de ces choses qui arrivent quelquefois, il m'est arrivé... Écoute... Dans un élan de ferveur, j'adressais à Dieu cette prière : « Seigneur, vous êtes là-haut, et moi je suis ici-bas. D'une manière plus ou moins généreuse, je veux faire parvenir jusqu'à vous l'humble offrande d'un humble trappiste, qui n'a rien d'autre à vous donner que le travail d'emballer quelques douzaines de tablettes de chocolat... Croyez-moi, si je pouvais monter au ciel et vous présenter mon offrande, et ensuite redescendre au magasin de la Trappe, je le ferais..., vous pouvez me croire. » Et comme, même dans la prière, il me vient des bêtises à la tête, j'ai pensé, quand j'allais me relever pour partir : « ça m'arrangerait bien d'avoir un avion...! » Je venais de dire cela, lorsque le puissant moteur d'un avion, qui en ce moment survolait par hasard le monastère, brisa le silence de la Castille... Tu peux me croire, j'allais me lever, et je suis resté cloué à genoux. Là, je ne disais rien à Dieu ; je pensais à l'avion que j'imaginai passer par la Trappe, prendre les chocolats d'un novice qui ne pouvait pas voler, et ensuite diriger ses commandes et son gouvernail vers le ciel et faire ma livraison à Dieu. Et le Maître demeurait dans le tabernacle, et son serviteur, à genoux et en silence, écoutait s'effacer le bruit d'un puissant moteur qui s'éloignait à toute vitesse dans le ciel de la Castille⁴¹...

Abbaye Sainte-Marie du Rivet
F – 33124 AUROS

Marie-Benoît BERNARD, ocsa

40. Mt 5, 8.

41. *ES*, p.84-85.